

R

DE

LA JALOUSIE

■ SES CAUSES ■
SES CONSÉQUENCES
■ SES REMÈDES ■

par le

D^r GUY DELPIERRE

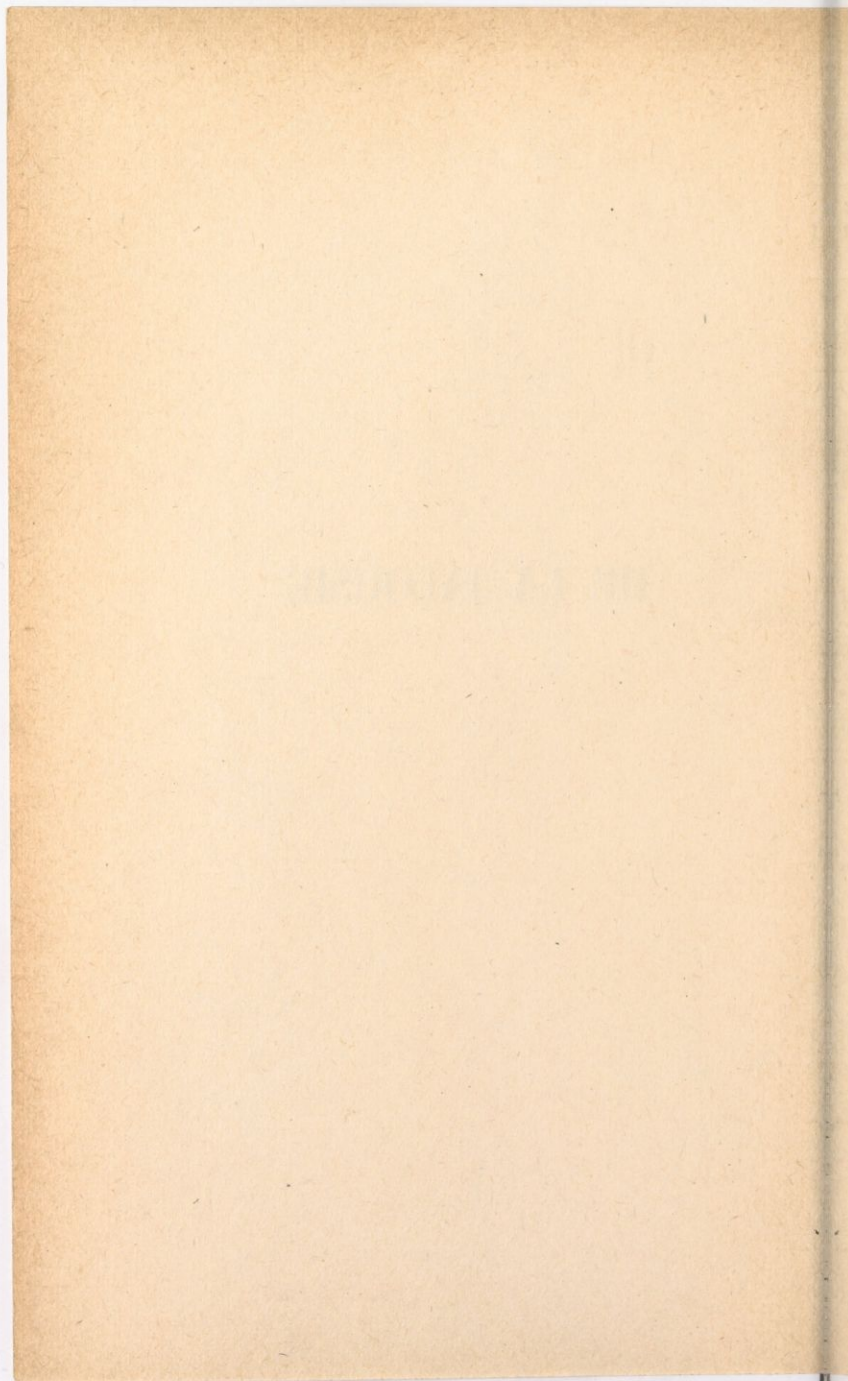


AUBIER

DE LA JALOUSIE

1287

16 R
6296



D^r Guy DELPIERRE

DE
LA JALOUSIE

Ses causes

Ses conséquences

Ses remèdes



AUBIER

ÉDITIONS MONTAIGNE

*Droits de reproduction réservés pour tous pays
Copyright 1954 by Editions Montaigne.*

INTRODUCTION

LA SONATE A KREUTZER

Nous avons choisi d'introduire le problème de la jalousie par la fiction littéraire plutôt que par une étude abstraite. Prenons comme porte-parole Tolstoï, si tourmenté lui-même dans sa vie conjugale, et « La Sonate à Kreutzer », qui est l'expression passionnée de ces tourments. Dans le roman, Tolstoï tue sa femme. Il s'est soulagé par l'imagination du crime qui lui était interdit dans la réalité. Mais, soit dans le récit, soit dans la vie réelle, la tyrannie de la jalousie, la tension intérieure grandissante sont les mêmes.

C'est au cours d'un long voyage en chemin de fer que le héros, Pozdnychev, raconte son histoire aux voyageurs indifférents. Il a l'air égaré, le visage tiraillé de tics nerveux, le regard vif et mobile, nous entendons son gloussement étrange « qui pouvait passer pour une quinte de toux ou pour un éclat de rire brusquement interrompu » qu'accompagne le bruit du wagon, et son récit commence.

Après avoir mené une vie débauchée, Pozdny-

chev se laisse prendre dans la nasse conjugale. La jalousie commence après la naissance du premier enfant. « Pendant la période qui suit la délivrance, la coquetterie de mon épouse, endormie pour un temps, s'éveilla avec un regain d'énergie et cela m'a fait éprouver d'autant plus violemment les tourments de la jalousie qu'ils n'ont jamais plus cessé de me poursuivre durant toute ma vie conjugale. »

Les deux causes de la jalousie de Pozdnychev commencent après l'arrivée du premier enfant. La première est l'angoisse sourde, la perturbation de l'ordre normal de l'existence. La deuxième est la facilité avec laquelle Pozdnychev voit sa femme renoncer à ses obligations maternelles, l'allaitement en particulier. Il en conclut à bon escient, quoique inconsciemment, qu'il en serait de même pour ses devoirs d'épouse.

La femme de Pozdnychev, comme la comtesse de Tolstoï, a eu d'autres enfants : « Seules ses grossesses successives et l'allaitement me délivraient momentanément des affres de la jalousie. » Cinq enfants en huit ans. Dans sa confiance Pozdnychev ne dit pas qu'il souffre de leur absence; il est trop occupé de son Moi pour cela. Il constate qu'on n'a pas voulu lui rendre ses enfants. « Ils me considèrent, voyez-vous, comme une sorte de fou. »

Avec cette finesse des Slaves, il voit la cause de ses errements : « Jamais nous n'avons mené

une existence normale, sainement équilibrée; nous vivions dans la crainte perpétuelle de dangers réels ou imaginaires. » Les parents ne s'entendent pas, la discorde règne. Chacun des enfants devient prétexte aux querelles : « Je crois que nous nous battions à coups d'enfants... Mon fils aîné qui ressemblait à sa mère et était son préféré m'inspirait parfois de l'aversion. »

Les rapports deviennent de plus en plus tendus entre les époux : « Quoi que dît ma femme, j'étais d'avance d'un autre avis, et il en allait de même de son côté. » Chacun reste sur ses positions, personne ne veut céder. Les silences ou les banalités s'accroissent à propos de choses sans importance : des altercations, des paroles de haine pour une nappe, une voiture, une attaque aux cartes.

Les accès d'animosité s'emparent de Pozdnychev à intervalles réguliers en corrélation avec des périodes de ce que nous appellerons l'amour : « Un temps d'amour, un temps de haine, un regain de passion, une haine prolongée, une faible preuve d'amour, un court accès d'hostilité quelquefois. »

Ainsi vivent-ils dans un perpétuel brouillard, sans se rendre compte de leur véritable situation. Pozdnychev, comme beaucoup d'entre nous, comme nous tous, voit clair, mais trop tard. Sa femme devient souffrante. Les médecins interviennent et interdisent de nouvelles grossesses.

Ils habitent maintenant la ville. La beauté de Mme Pozdnychev s'affermir. Grande crainte de son époux inquiet. « Nous vécûmes ainsi deux années. La recette de ces saligauds de médecins commençait à produire son effet. Mon épouse prenait de l'embonpoint et embellissait à vue d'œil car elle entraînait dans ce que l'on appelle l'été de la femme. Elle était comme une cavale bien gavée, tenue trop longtemps au repos et à qui on aurait ôté la bride. Je m'en rendais compte et j'avais peur. »

Avec quelle lucidité désespérée se poursuit dans le wagon cette confiance entremêlée de soupirs, de silences, d'expressions pitoyables du visage et des mains. Cette femme a connu beaucoup de souffrances, de déceptions, le supplice des grossesses trop rapprochées et d'un mari jaloux et méchant. Elle rêve d'un amour pur et neuf. « Telle était du moins mon impression. Elle semblait regarder autour d'elle et attendre. Je m'en suis aperçu et n'ai pu m'empêcher d'être inquiet. » Sa femme tâche de se distraire, s'occupe plus d'elle-même et se remet au piano avec fougue, l'art étant pour elle un moyen d'échapper aux soucis domestiques et à la dissonance conjugale.

Au cours du vingt-troisième chapitre, Tolstoï décrit une grande scène de ménage avec discussion, reproches, orages, colère, « Sturm und

drang » romantiques. La querelle a commencé à propos d'un chien qui, d'après Pozdnychev, a eu une médaille et d'après sa femme, un diplôme à une exposition canine. Les reproches commencent, la colère prend les deux êtres. Il la saisit par le bras au moment où elle veut sortir de la pièce, crie et menace : « J'ai compris ce que tu cherches, dit-elle. » — « Que tu crèves, hurlais-je hors de moi. Jamais je ne me serais cru capable de prononcer des mots aussi effrayants, aussi orduriers ! Je suis stupéfait qu'ils m'aient échappé. »

Il rentre dans sa chambre, fume et boit, attend le retour de sa femme qui s'est enfuie chez sa sœur. Les enfants le regardent d'un air réprobateur, dans la salle à manger silencieuse. Tentative de suicide de la comtesse. Larmes et essai de réconciliation : « A dire vrai ce n'en fut pas une. Chacun gardait au fond de son cœur le vif ressentiment. »

Plusieurs petits drames de ce genre, suivis d'explications embarrassées et d'armistices à la chinoise avant la venue de Troukhatchevski. Ce violoniste répugne tout de suite à Pozdnychev parce qu'il est beau garçon : il a les yeux en amande, la moustache pommadée, porte de belles cravates, des bottines reluisantes, parle de tout à bâtons rompus et avec assurance et joue surtout parfaitement du violon, gagnant sa vie à donner

des concerts. Par un fait exprès Pozdnychev se sent presque malgré lui entraîné à le recevoir, à lui présenter sa femme, contente de trouver un violoniste de valeur avec lequel elle pourra jouer.

Le jeu de dupe commence. « Une sorte de fatalité m'obligeait à le rapprocher de nous au lieu de repousser ses avances. » L'imagination de Pozdnychev s'achemine vers la cristallisation à rebours. Avec une clairvoyance, une ingéniosité, une subtilité extraordinaires, Pozdnychev guette ceux qu'il considère comme ses ennemis : le violonneux et la pianiste. « Ma femme affectait le détachement, mais le faux sourire de l'homme jaloux qu'elle connaissait bien sur mes lèvres et le regard concupiscent de l'autre l'excitaient visiblement. » Il invite Troukhatchevski à venir faire de la musique avec sa femme et il le hait déjà.

Orgueil et irritation, quelle description étonnante de lucidité et de véracité. « A cause de ma jalousie, peut-être, il s'établit entre eux une sorte de courant électrique, de complicité sournoise qui se reflétait dans l'identité de leurs sourires et de leurs regards. Lorsqu'elle rougissait, il rougissait aussi. Quand elle souriait, il souriait de même. »

Il déteste cet homme, souffre physiquement de sa présence et s'oblige à être aimable et même prévenant avec le violoniste. Il ne peut rester simple à son endroit. Il éveille en lui, par sa

démarche sautillante, ses cravates voyantes, sa trop grande courtoisie, sa politesse de surface et sa supériorité d'artiste et de virtuose, tour à tour la curiosité, la répulsion, la peur, le mépris, et Pozdnychev de lui prodiguer les compliments, les sourires et toutes les marques de l'admiration.

Ce n'est que la première visite, et Pozdnychev s'attendrit sur lui-même, ce qui le rend un peu ridicule pour nous autres cartésiens qui détestons l'extériorisation des émotions et les explosions du Moi. Toute sollicitude pour soi-même tombe vite dans le grotesque. La délicatesse, l'art d'effleurer, belles qualités.

La seconde visite est plus orageuse. Pozdnychev, rentrant chez lui, voit dans l'antichambre un pardessus taillé à la dernière mode; c'est celui de son ennemi. Dans le salon, bruit d'arpèges et de voix : « Le piano ne devait être là que pour étouffer le bruit de leurs paroles, de leurs baisers, peut-être... » La fureur s'empare de lui, le cœur se serre puis bat à un rythme précipité, « et comme toujours quand j'étais en colère, la sensation dominante était une pitié infinie pour moi-même ».

Il hésite avant d'entrer puis ouvre brusquement la porte. Il ne peut leur parler, les salue sans mot dire. Troukhatchevski lui serre la main avec un sourire qui lui semble narquois. Sa

femme n'a pas fait un mouvement en le voyant, mais a rougi légèrement. Il ne devait pas avoir l'air bien aimable. Il les croit déjà d'accord sur la meilleure façon de le tromper, alors qu'ils discutent tranquillement sur les morceaux qu'ils joueront au concert. « J'avais envie d'injurier le violoniste, de le chasser, mais je me rendais compte qu'une fois de plus il me fallait être aimable et courtois... Mû par cet étrange sentiment qui m'obligeait à me montrer d'autant plus affable que sa présence me semblait impertinente. » Troukhatchevski se retire très vite et adroitement pour dissiper le malaise causé par l'apparition du mari silencieux et rébarbatif.

Pozdnychev tombe dans un état d'exaspération terrible. La présence de sa femme l'horripile : « Sa présence m'inspirait tant de haine que j'avais peur de moi-même; une haine indicible monte en moi. » Sa femme vient le trouver dans son bureau et lui propose de ne pas jouer à ce concert puisqu'elle sent son mécontentement. Il devient grossier, ordurier, insultant et se prend à sa propre colère en forçant le ton. « Et loin de me dominer, j'attisais ma fureur, heureux de la sentir bouillonner avec une violence grandissante. » Il se sent une envie folle de la battre, s'empare d'un presse-papier et le lance à toute volée à côté d'elle en vociférant : « Va-t'en! Va-t'en! Fiche le camp d'ici. » Tout ce qui lui tombe sous la main voltige dans la pièce, le

chandelier et l'écritoire suivent le presse-papier. Madame se sauve et présente une crise de nerfs de grand style — sanglots — repentir — tremblements — puis réconciliation vers le matin.

Il lui confesse sa jalousie. Elle rit de la façon la plus naturelle. « L'idée de tomber amoureuse d'un homme tel que Troukhatchevski lui semblait grotesque... Ecris-lui que je suis souffrante et n'en parlons plus. Seulement il serait odieux de laisser supposer à un homme, surtout à cet homme-là qu'il puisse devenir dangereux. Je suis trop fière pour cela. »

Le concert a donc lieu, occasion pour Tolstoï de donner ses idées un peu originales sur la musique qu'il appelle « une excitation sans aboutissement, sans apaisement, sans solution », alors que nous y trouvons justement cet apaisement et cette solution à nos misérables problèmes matériels. La musique de maître nous calme, nous libère de nos entraves trop terre à terre, stimule notre énergie, apaise nos conflits. Le langage pesant, les mots maladroits voudraient exprimer, mais alourdissent et défigurent la vie de l'esprit. Seule la musique traduit le monde intérieur, mouvant et nuancé, des pensées et des sentiments que nous portons en nous.

Tolstoï y découvre avilissement et exaspération; pour lui, la musique comme le paysage traduit son état d'âme, et il la charge peut-être de trop

de prestiges, alors qu'elle est avant tout un délassément, une libération spirituelle.

Dans le presto de la « Sonate à Kreutzer », Tolstoï voit la poursuite du mâle et de la femelle, alors que dans ce mouvement où piano et violon, tantôt unis, tantôt distincts se poursuivent sans apparente lassitude, avec vivacité et légèreté, nous voyons l'énergie de Beethoven se relâcher un peu et, avec une adresse consommée, créer pour nous un univers supra-humain où l'émotion est causée non seulement par les sentiments exprimés mais par la virtuosité et la technique si bien maniées que nous applaudissons sans réserve cette science dans la musicalité. Mais tout dans cet art plus que dans les autres est affaire d'interprétation personnelle. Plus que la peinture et la sculpture, la musique s'adresse aux couches profondes de notre sensibilité. Pozdnychev s'est laissé aller au sortilège et pour la première fois depuis qu'il a fait la connaissance de Troukhatchevski, il lui serre la main avec une cordialité sincère et le quitte avec une politesse non affectée.

Dans les jours qui suivent, Pozdnychev part pour la province. Avec le changement d'occupation les fantômes s'évanouissent. Une lettre de sa femme remet tout en question. Elle lui parle des enfants, de la nounou, et mentionne en passant la visite du violoniste. Cela surprend

désagréablement notre héros. Le soir, il relit la lettre : « Sans compter la visite imprévue de Troukhatchevski, tout le ton du message paraît affecté. La jalousie, bête fauve, rugit dans sa tanière, prête à bondir, mais j'eus peur et la dominai vite. » Il s'assoupit après avoir préparé la journée suivante.

Brusquement, au cours de la nuit, comme sous l'effet d'un coup de schlague il se réveille et les voit là, sous ses yeux. Il se les représente en train de le tromper. Il lutte contre cette image, mais elle s'impose à lui. « Allons, quelle ineptie! disait une voix. » Mais une autre voix lui répliquait aussitôt : « Et comment donc cela pourrait-il ne pas être?... Qu'est-ce qui pourrait bien le retenir, lui? Rien!... Au contraire, tout doit l'attirer! Et elle?... Je ne la connais pas. Je ne connais que l'animal, et celui-là, rien ne peut, rien ne doit le retenir! » Il se souvient de leurs regards et de leurs sourires, après l'interprétation de la Sonate. L'angoisse et la peur le saisissent dans cette chambre solitaire. « Tomba oscura. »

Il allume la chandelle, fume sans arrêt, puis part brusquement pour Moscou. Le voyage de 35 verstes en calèche lui paraît agréable. Bel automne, légère gelée. Il prend du bon côté un accident de voiture qui le retarde. Mais les huit heures de wagon lui paraissent interminables. Souffrance horrible : « Toujours est-il que je ne réussissais plus à maîtriser mon imagination

qui me représentait, avec une précision extraordinaire, des visions qui ne servaient qu'à exaspérer ma jalousie, des visions plus cyniques les unes que les autres. » Ce qui caractérise les jaloux, c'est leur puissance d'évocation visuelle, nous l'avons constaté dans les délires de jalousie des alcooliques et des déments séniles chez qui la jalousie s'accompagne toujours de visions teintées d'obscénité. La conscience du jaloux est anormale et régressive. « Au lieu de penser sur une image, elle s'engloutit dans une image. » (H. Ey.)

Pozdnychev bondit dans le compartiment. C'est une panique. Sa douleur est atroce. L'ignorance, le doute dans lesquels il se débat en sont la cause. Devait-il l'aimer ou la haïr? Il pense au suicide qui arrêterait son incertitude, mais la pitié qu'il a pour lui, comme toujours dans les grandes occasions, et aussi la haine pour l'infidèle l'en empêchent.

Il descend aux stations, boit de l'eau-de-vie, écoute les bavardages d'un Juif, mais la même idée le hante. « Au lieu de raisonner, je me laissais emporter par mon imagination. Tenez, Monsieur, si j'avais voulu déguster des femmes un jeune garçon, ce n'est pas dans un hôpital de syphilitiques que je l'aurais conduit, oh non! mais j'aurais mis mon âme à nu afin qu'il vît le démon qui la déchiétait. »

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 7 DÉCEMBRE 1954
PAR FIRMIN-DIDOT ET C¹⁰
POUR F. AUBIER,
ÉDITIONS MONTAIGNE
A PARIS.

N° d'éditeur : 805. — F.-D. : 805.
Dépôt légal : 4° trimestre 1954.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

